Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres

Band: 7 (1964)

Heft: 3

Artikel: Science et poésie chez Columelle

Autor: Dallinges, Lucien

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-869890

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 06.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

SCIENCE ET POÉSIE CHEZ COLUMELLE

Il y a une centaine d'années paraissait, sous la direction de Nisard, une fameuse traduction des agronomes latins Caton, Varron, Columelle et Palladius. La Notice sur Columelle, reprenant les commentaires de Schoell, concluait par ces mots : « Le style de Columelle est pur et élégant ; si on peut lui faire un reproche, c'est d'être trop recherché pour la matière qu'il traite. La lecture de son ouvrage est peut-être plus agréable pour l'homme de lettres qu'elle n'est utile au cultivateur. »

Pour mesurer le chemin parcouru par la critique depuis l'époque de Nisard, il suffit maintenant de rappeler le point de vue exprimé par Jean Bayet sur les *Jardins* de Columelle. Tout en s'avouant sensible à la fraîcheur du sujet, comme au charme indéniable du style de Columelle, Bayet ne s'en déclare pas moins gêné par l'aspect technique de son exposé. Si donc, pour les critiques de l'école de Nisard, l'œuvre de Columelle péchait par excès de recherche littéraire, de nos jours, au contraire, c'est le caractère trop technique de l'œuvre que semble incriminer Bayet, qui reflète ici tout un courant de la critique contemporaine. En bref, de trop littéraire qu'il était pour les premiers, Columelle est devenu, paradoxalement, trop technique et scientifique au gré des seconds. Ce mystère m'a paru mériter quelques réflexions, qui feront la matière de cette étude.

Mais sans doute convient-il, avant d'aborder de front le problème, de reprendre les choses d'un peu plus haut, en rappelant tout d'abord qui est Columelle, quelles sont ses origines et ses appartenances, en situant l'homme et l'œuvre dans leur contexte historique. Cet examen préliminaire nous permettra de mieux saisir ensuite la portée à la fois didactique et poétique d'une entreprise qu'on peut, sans exagération, qualifier de monumentale.

Lucius Junius Moderatus Columella est un Espagnol de la province méridionale de Bétique. Il naquit à Gadès (l'actuelle Cadix), sous le règne d'Auguste ou de Tibère. Son père avait des possessions

en Bétique. Le fils se rendit à Rome où il passa, semble-t-il, une bonne partie de sa vie, à l'exception d'un certain nombre de voyages qu'il fit dans les provinces d'Orient. Une inscription nous apprend qu'il fut tribun militaire de la sixième Legio Ferrata. Cette légion avait son lieu de stationnement en Syrie, et Columelle nous dit lui-même avoir séjourné en Syrie et en Cilicie. Y fut-il conduit par ses seules obligations militaires, ou par quelque mission de fonctionnaire gouvernemental, ou encore comme simple voyageur ? En fait, nous l'ignorons. Nous ne savons d'ailleurs à peu près rien des circonstances de sa vie. Il parle de Sénèque comme de son contemporain, ce qui situe son âge adulte à l'époque des règnes de Claude et de Néron. Ce que nous pouvons en revanche affirmer, cependant, c'est que, dès son retour en Italie, il se voue à l'agriculture et que ce genre d'activité va devenir dès lors sa préoccupation dominante.

Columelle géra lui-même plusieurs domaines, en Espagne et sans doute aussi en Italie. C'est un homme de métier, qui possède une vaste expérience pratique, une connaissance approfondie des choses de la terre. Bayet n'exagère pas en disant que Columelle fut un agronome passionné. C'est un homme en tout cas qui se fait la plus haute idée de son art. Car l'agriculture est à ses yeux la science première, l'art par excellence. « Pour moi, s'écrie-t-il, lorsque j'envisage cette science dans toute son étendue et que je repasse dans mon esprit les diverses parties qui composent, comme autant de membres, ce vaste corps, je crains bien de voir arriver la fin de mes jours avant d'avoir pénétré dans toutes les branches de cette doctrine universelle. »

Si l'on essaie, maintenant, de serrer de plus près cette conception générale de l'agriculture chez Columelle, on peut y percevoir une double exigence, à la fois morale et technique, animant tout l'ensemble de son œuvre.

Exigence morale d'abord. Il suffit, en ouvrant le *De re rustica,* le traité *De l'Agriculture* de Columelle, de lire la Préface du Livre I pour se rendre compte que notre auteur, par l'un tout au moins des côtés de son tempérament, demeure un héritier de ce qu'on peut appeler l'esprit « vieux romain ». C'est-à-dire que l'Agriculture est pour lui véritablement la mère des bonnes mœurs. Il évoque tour à tour Cincinnatus, Fabricius et Curius Dentatus, comme le fera plus tard notre Jean-Jacques. Avec moins d'âpreté peut-être que Caton, mais avec autant de force et de conviction que Varron, Columelle stigmatise la décadence de l'agriculture romaine, où il voit un signe de la décadence des mœurs de son temps. Dans son esprit, les deux phénomènes se confondent. Il dénonce en particulier l'absentéisme des grands propriétaires fonciers, les latifundistes, qui ne se soucient pas

de surveiller personnellement la mise en valeur de leurs terres, et qui préfèrent le confort et l'agrément des villes. Par là, Columelle se rattache donc à l'ancienne tradition latine, non seulement, comme nous le dit Bayet, par son goût de la campagne, ses connaissances personnelles et pratiques, mais surtout par sa conviction que la force et la moralité de Rome sont indissolublement liées au travail de la terre, dont il déplore avec éloquence l'abandon.

Il suffit, pour apprécier le ton particulier de cette éloquence et de l'intention morale qui l'anime et la soutient, de lire ce fragment de la Préface du Livre I du *De re rustica,* où l'auteur s'efforce de rétablir l'agriculture dans sa grandeur et sa dignité :

« Nous avons, dit-il, abandonné la culture de nos terres au dernier de nos esclaves, qui les traite en véritable bourreau ; tandis que les hommes les plus éminents parmi nos ancêtres n'ont point dédaigné d'en faire leur principale occupation... Lorsque je considère que tant de citoyens romains, célèbres par leurs victoires, se sont distingués, soit en défendant, soit en cultivant leurs terres, je ne puis attribuer qu'à la mollesse et au luxe de notre siècle le dégoût qu'on affecte aujourd'hui pour les anciennes coutumes et les seuls travaux qui soient dignes de l'homme. Nous avons abandonné la faux et la charrue, pour aller nous établir dans l'enceinte des villes et, ce que Varron reprochait déjà à nos aïeux, les mains qui applaudissent dans les théâtres et les cirques laissent reposer les champs et les vignobles... Nous ne songeons qu'à festoyer dans les tavernes et, cherchant les moyens d'en supporter les fatigues, nous prenons un bain tous les jours à l'étuve et provoquons des sueurs abondantes pour exciter notre soif; les nuits se passent dans la débauche et dans l'ivresse, les jours sont consacrés aux jeux et au sommeil et nous nous estimons heureux de ne voir le soleil ni à son lever ni à son coucher. Aussi cette vie lâche, efféminée, ne produit-elle que la faiblesse et la maladie; et nos jeunes gens sont si débiles, si exténués que la mort ne trouve presque plus rien à détruire. Ce ne sont plus les vrais descendants de Romulus dont la vie se passait dans les exercices de la chasse et les travaux de l'agriculture... »

Cependant, ce réquisitoire fulgurant n'épargne pas les femmes. Columelle n'est pas tendre à l'égard de celles qui délaissent les travaux de la ferme, pour ne songer qu'au luxe et à l'oisiveté. La fin du *De re rustica* nous en fournira la preuve, dans ce bref passage qui rejoint, pour la forme et l'intention, les invectives du début contre les hommes :

« Aujourd'hui, la plupart des femmes s'abandonnent au luxe et à l'oisiveté, au point que, loin de daigner prendre le soin d'apprêter

la laine, elles sont dégoûtées des vêtements qui sont faits à la maison, et qu'entraînées par leurs désirs déréglés, elles en extorquent à leurs maris, à force de caresses, d'autres plus précieux, qui coûtent un argent fou et absorbent des revenus entiers; il n'est pas étonnant que le soin de la campagne leur pèse, et qu'elles regardent comme la chose la plus ignoble une résidence de quelques jours dans leurs fermes... »

On est saisi par la véhémence admirable de ces pages, par la hauteur du style et du ton — cependant que le thème lui-même, on le sait, n'avait rien de nouveau, puisque de tout temps l'antique moralité nationale avait eu ses défenseurs. Vu d'un peu plus haut, cependant, cet état d'esprit semble avoir été surtout le fait, au temps de Columelle, des provinces occidentales, moins touchées que l'Italie même par les influences orientales. Car c'est au fond l'Orient, c'est-à-dire un certain mode de vie grec et oriental que Columelle, Espagnol enraciné dans le terreau romain, vise indirectement dans ses propos contre le luxe amollissant, contre les multiples raffinements qui ont pénétré jusqu'en Italie à la suite des conquêtes romaines à l'Est. A vrai dire, cependant, ce genre d'attaques est trop connu, le retour en est trop périodique et fréquent dans toute une part de la littérature latine, pour qu'il soit nécessaire de s'y attarder plus longuement. Dans le cas de Columelle, d'ailleurs, il faut préciser que cet élément moral, s'il joue un rôle important dans son œuvre, n'en est cependant pas le plus intéressant. Disons même qu'il en représente la part plutôt négative et conservatrice, alors que la part la plus constructive en est constituée par l'élément proprement technique et scientifique.

Et ceci nous conduit à cette seconde exigence, signalée tout à l'heure, exigence technique inscrite au centre même de cette œuvre, et lui conférant son vrai titre d'originalité. Columelle est ce qu'il est convenu d'appeler un auteur technique. Et ce qui fait sans doute l'intérêt majeur de son traité, c'est bien l'extraordinaire curiosité d'esprit dont il témoigne. Alors que, par sa morale, par son éthique individuelle et sociale, Columelle est encore tourné vers le passé — par la richesse, en revanche, de son information technique et scientifique, il s'affirme résolument tourné vers l'avenir.

L'intérêt pour les sciences est en effet l'un des traits caractéristiques de l'époque nouvelle. Et cela, nous le savons, sous l'influence grecque. Les contacts multipliés avec la Grèce accroissent constamment le domaine du savoir romain ; les sciences deviennent, si l'on peut dire, à la mode, d'ailleurs sous la forme romaine de la vulgarisation. Plus largement, disons que, sous son aspect intellectuel, cette époque est beaucoup plus grecque que romaine. C'est l'époque de

Sénèque et c'est l'époque de Celse, esprits également universels. Tous les savants de ce temps sont farcis de grec et nous les voyons, bien qu'à des degrés divers, puiser chez les auteurs grecs leurs sources d'inspiration. Aussi Columelle, en se jetant dans l'étude de la science grecque, ne fait-il à son tour que se soumettre à une règle quasi générale.

Ici, pourtant, le spectacle aurait de quoi nous surprendre; n'est-il pas étrange en effet que, redoutant si fort l'intrusion du mode de vie grec à Rome, Columelle ait par ailleurs si largement puisé lui-même aux sources grecques ? Il faut, pour comprendre un tel phénomène, le replacer sans doute dans son cadre historique : car c'est, je suppose, l'époque elle-même tout entière qui porte en elle ce ferment de contradiction féconde et de bouleversement qui sont, pour la pensée, les signes évidents d'une étape de transition, laquelle conduit d'un conformisme traditionnel et national à des tendances universalistes absolument nouvelles.

Quoi qu'il en soit, nous voyons donc Columelle saisir avec avidité tout ce qui, chez les auteurs grecs, peut concerner, de près ou de loin, le travail de la terre. Sans même parler d'Hésiode, qui demeure à ses yeux le premier des auteurs grecs en matière d'agriculture — et auquel il sera temps de revenir en examinant le problème de la poésie chez Columelle — relevons simplement pour l'instant le souci constant qu'il a de signaler les spécialistes grecs, d'en dresser la liste et d'en recommander la pratique. « Nous avons, dit-il, une foule de bons auteurs grecs qui ont écrit sur l'agriculture... » Et de citer Xénophon, principalement, puis Démocrite d'Abdère, Archytas de Tarente, Aristote et Théophraste, Epicharme et Hiéron, Chéréas, Aristandros, etc., tous ceux des Iles grecques et jusqu'à ceux d'Asie Mineure; il sait le nom de tous et connaît leurs mérites respectifs. Mais il n'oublie pas pour autant de nommer aussi les spécialistes appartenant à d'autres nations. Cet homme universel, qui semble avoir lu tout ce qu'on pouvait lire en son temps, cite en effet Bolus l'Egyptien, puis Magon le Carthaginois, considéré par les Anciens comme le véritable père de l'Agronomie. Il cite également, bien entendu, tous ceux de ses prédécesseurs et contemporains latins qui font autorité en la matière, et d'abord Caton et Varron, puis les deux Saserna, père et fils, puis Trémellius, Hygin, Celse, Julius Atticus et Julius Graecinus — Virgile, enfin, le maître admiré de Columelle, dont nous verrons également tout à l'heure, avec Hésiode, le rôle qu'il a joué dans la formation de son œuvre.

Cependant, avant d'organiser cette masse considérable de renseignements puisés à toutes les sources, et d'en incorporer la substance

à son propre traité, Columelle tient à rappeler tout d'abord le rôle exact qu'il attribue à ce savoir théorique par rapport à la pratique. Il nous donne clairement à entendre que les connaissances théoriques elles-mêmes ne prendront de valeur, si vastes et bien organisées soient-elles, qu'en fonction d'une expérience pratique. S'adressant à Silvinus, le voisin et ami auquel il dédie son traité, Columelle lui dit expressément : « Consulte avec soin tous ces auteurs avant d'aborder l'étude de l'agriculture. Mais ne crois pas que les préceptes qu'ils donnent vont te rendre aussitôt parfait cultivateur: ces sortes de livres sont bien moins propres à former un maître qu'à instruire celui qui l'est déjà. La pratique et l'expérience, voilà le point principal dans les arts. » Primauté donnée à l'expérience pratique, c'est là sans doute un trait constant de l'esprit latin face au génie plus abstracteur et théoricien des Grecs. Mais ce qu'il faut voir en plus, chez Columelle, c'est l'extension particulière qu'il accorde à la notion même d'expérience. Car il s'agit pour lui non seulement des leçons tirées de l'expérience personnelle, mais encore, et non moins sûrement, de l'observation des expériences d'autrui. Columelle a vu travailler les paysans d'Espagne et d'Italie ; ensuite, au cours de ses voyages en Syrie, en Cilicie, en Grèce, en Gaule, et peut-être même en Afrique, il a également vu et observé une foule d'autres peuples, de coutumes, et de méthodes de travail différentes ; il s'est enrichi de toute l'expérience d'autrui, recueillant de multiples renseignements sur les propriétés variables des climats, des terrains, des instruments de travail, des divers procédés de culture ou d'élevage. Aussi, lors de son retour en Italie, a-t-il rapporté, en plus de son estime pour les auteurs et théoriciens étrangers, un désir non moins vif de mettre à profit pour son œuvre les réalisations pratiques des autres nations.

Mais en prenant ainsi la mesure du savoir à la fois théorique et pratique de Columelle, il ne suffit pas seulement de voir à quel point sa curiosité dépasse l'Italie pour s'étendre aux plus vastes régions de la connaissance humaine. Il faut encore souligner combien cette pensée, dans son ampleur même et sa tendance à l'encyclopédisme, demeure capable néanmoins des rigueurs et des précisions d'un exposé méthodique.

Le *De re rustica* de Columelle se divise en douze Livres, où l'auteur traite à fond de chacune des branches essentielles de l'agriculture. Ce traité, qui constitue un modèle du genre, est non seulement le plus complet, mais le plus précis de tous les traités d'agronomie que nous ont laissés les Anciens. Tous les thèmes de la vie paysanne y défilent sous nos yeux, comme en une large fresque où sont présentés successivement, les bâtiments de la ferme, tout d'abord,

puis, dans l'ordre, la culture des champs, celle de la vigne, des arbres fruitiers, l'élevage du gros et du petit bétail, la basse-cour, les abeilles, les jardins potagers; enfin, couronnant le tout, un ensemble de recettes et conseils divers concernant les devoirs du fermier et de sa femme. Encore conviendrait-il d'ajouter que ce plan général est plus un cadre fourni par la tradition du genre qu'une véritable invention de Columelle. Mais, le plan donné, comme il semble alors s'y mouvoir à l'aise, avec ce naturel si ferme qui le caractérise !

Nous avons, sur la méthode de composition de Columelle, un élément d'appréciation intéressant par l'existence d'un texte séparé, intitulé les *Arbres*. Les indications fournies par ce texte semblent prouver que Columelle, avant de composer le *De re rustica,* avait écrit un autre ouvrage sur le même sujet. Des diverses études consacrées à ce problème, en particulier par Lundström et Kappelmacher, il ressort que ce premier ouvrage ne comprenait que trois ou, au maximum, quatre Livres, dont il ne nous est parvenu que le Livre II, les *Arbres* précisément — la matière de ce Livre correspondant à celle des Livres III à V du *De re rustica.* Ce qu'on peut retenir de tout cela, c'est que le *De re rustica* constitue en quelque sorte la version plus achevée et complète d'une ébauche antérieure. Un tel travail de refonte et de réorganisation suppose évidemment de la part de son auteur une exigence intellectuelle peu commune.

A ce propos, je crois qu'il n'est pas inutile, en parlant de la méthode de travail de Columelle, d'insister sur une qualité qui fait de lui, presque au sens moderne du terme, un homme de science. Je veux parler de son sens critique, d'une certaine méthode critique qu'il applique aussi bien à l'examen des textes qu'à celui des choses. En voici, parmi d'autres, un exemple, au Livre II. Il s'agit d'un passage traitant du choix des terres propres à la culture des céréales :

« Je me rappelle que beaucoup de nos anciens auteurs qui ont écrit sur l'agriculture ont regardé comme les signes infaillibles d'un sol gras et fertile en blé, une certaine douceur de la terre, l'abondance des arbres et des herbes, et une couleur noire et cendrée. De ces trois signes, il y en a deux sur la certitude desquels je ne voudrais pas me prononcer. Mais pour la couleur, je ne puis assez m'étonner que tous les auteurs, et surtout Cornélius Celsus, dont les connaissances ne s'étendent pas seulement à l'agriculture, mais à la nature entière, se soient trompés au point de n'avoir pas aperçu tant de marais et de terres à salines qui sont également noires et cendrées. En général, c'est la couleur de tous les terrains où l'eau n'a pas d'écoulement. C'est une remarque que j'ai toujours faite, à moins que je ne me sois trompé en pensant que des marais fangeux, une terre aigre et humide, ne

pouvaient pas plus produire de blé que les terres salées situées au bord de la mer. Mais l'erreur des Anciens est trop manifeste pour que nous insistions davantage. Nous disons donc que la couleur de la terre n'est pas une marque certaine de sa bonne qualité. De même, en effet, que la nature a donné aux bestiaux les plus robustes des couleurs différentes et variées à l'infini, elle a donné aux terres les plus fortes une plus grande diversité de couleurs. Il s'agit, par conséquent, de chercher d'autres signes plus propres à faire connaître un sol qui convienne à la culture du blé. »

Rigueur, exactitude, fermeté naturelle dans la pensée et l'expression, de toutes ces qualités, l'on pourrait multiplier les preuves, non pas tellement d'ordre général, dans la construction d'ensemble de l'ouvrage, que dans le traitement des points de détail, dans la description de telle ou telle opération particulière, où le souci de précision apparaît à chaque instant, coloré d'ailleurs le plus souvent d'un pittoresque savoureux. Je n'en donnerai pour exemples, parmi beaucoup d'autres, que ces deux brefs passages, extraits du Livre VII sur le petit bétail, où Columelle décrit certaines opérations qu'il convient de pratiquer à l'égard des boucs et des béliers d'une part, et des chiens nouveau-nés, d'autre part :

« Les pâtres emploient la ruse que voici pour réprimer la brutalité d'un bouc ou d'un bélier qui donne des coups de cornes: ils fichent des pointes dans une planche de rouvre d'un pied de long, qu'ils attachent ensuite solidement à ses cornes en tournant les pointes du côté du front. Cette précaution empêche l'animal, tout féroce qu'il est, de chercher dispute aux autres au sujet des femelles, parce qu'il ne peut frapper dès lors, sans se blesser lui-même, en se piquant du même coup... »

Et plus loin, le passage sur les chiens :

« On coupera la queue des petits chiens quarante jours après leur naissance, de la manière suivante : on prend avec les dents le nerf qui traverse les jointures de l'épine dorsale et qui s'étend jusqu'à l'extrémité de la queue; et après l'avoir un peu tiré à soi, on la rompt d'un coup sec; moyennant cette opération la queue ne prend jamais une extension désagréable, et même, si l'on en croit bon nombre de bergers, on préserve ainsi les chiens de la rage, qui est une maladie mortelle pour cette espèce de bêtes... »

Que peut-on discerner dans ce mélange étonnant de précision technique et de fraîcheur naïve, sinon toujours la volonté d'instruire, le désir, avant tout, de faire œuvre utile ? Columelle ne perd jamais de vue l'intérêt de son lecteur et son enseignement. Son œuvre est mue d'un bout à l'autre par un mouvement didactique impétueux,

par un insatiable besoin de décrire, expliquer, démontrer. Cette œuvre étant, d'autre part, à double fin, morale et technique à la fois, le génie didactique de Columelle va donc se mettre au service de l'une et de l'autre, en faisant porter l'accent tantôt sur l'enseignement moral, comme on l'a vu dans la Préface du Ier Livre, par exemple, tantôt sur l'enseignement technique comme dans les citations de tout à l'heure. Enfin, troisième possibilité, la combinaison, dans certains cas, tend à se faire plus étroite, et l'on aboutit alors à une sorte d'équilibre harmonieux dans la fusion des deux éléments. De cette dernière possibilité, je donnerai maintenant deux exemples.

Voici d'abord, extrait du Livre XII, un portrait de la fermière idéale, qui constitue la contrepartie de celui, peu flatteur, que Columelle nous avait donné par ailleurs de la femme. On y perçoit, curieusement mêlés, deux aspects descriptifs, l'un physique et pour ainsi dire technique, où la fermière est encore envisagée un peu comme un instrument de production, dont il s'agit de tirer le rendement le meilleur, au même titre que les animaux de la ferme, par exemple, et un autre aspect, d'ordre moral, où l'humanité de la femme apparaît malgré tout, mettant en jeu les notions morales de bien et de mal. On pourrait y voir peut-être un reflet de l'évolution des mœurs et de la société qui s'accomplissait depuis les débuts de l'Empire: si l'ancienne loi romaine mettait les esclaves au rang de biens mobiliers, ce n'est plus tout à fait le cas au temps de Columelle: l'humanité commence, pour ainsi dire, à récupérer peu à peu le monde servile, à lui accorder un statut moral et social nouveau. Pourquoi cette évolution des mœurs ne se manifesterait-elle pas à l'égard du villicus et de la villica, des personnages du fermier et de la fermière, qui sont d'ailleurs beaucoup plus souvent, déjà, des affranchis que des esclaves ? Mais ceci n'est qu'une hypothèse personnelle. Voici plutôt ce fameux portrait, dont la saveur, au moins, n'est pas discutable :

« La fermière doit être jeune, mais non point du genre petite fille. Il faut qu'elle ait une santé robuste et ne soit ni difforme ni d'une très belle figure, parce qu'étant d'un côté dans une vigueur pleine et entière, elle suffira aux veilles et aux autres travaux et que, d'un autre côté, sa laideur ne dégoûtera point le fermier qui doit vivre avec elle, comme sa beauté non plus ne le rendra point paresseux. Car si un fermier ne doit pas être volage ni fuir le lit de sa compagne, il ne faut pas non plus que, retenu par elle à la maison, il soit toujours dans ses bras. Mais ce ne sont pas là les seules choses à observer dans le cas de la fermière. Il convient en effet d'examiner, entre autres choses, si elle n'est point portée au vin, à la gourmandise, au sommeil, si, de plus, elle n'a pas trop de goût pour les hommes, et si elle

sait enfin s'occuper des objets dont elle doit se souvenir, afin d'être en état de suivre les règles que nous avons prescrites pour le fermier ; d'autant que presque tout doit être égal entre l'homme et la femme, et que si tous les deux doivent éviter de mal faire, ils ne doivent pas moins s'attendre à des récompenses quand ils auront bien agi... »

Le second exemple de cette fusion plus étroite entre les deux formes, technique et morale, de l'enseignement de Columelle, est tiré du Livre IV, sur la culture de la vigne :

« En quelque genre de dépenses que ce soit, les hommes montrent plus de courage à commencer une nouvelle entreprise qu'à la suivre et surveiller quand elle est achevée... C'est l'erreur commise par beaucoup de vignerons, lorsque, ayant fait de très belles plantations de vignes, ils les abandonnent pour différents motifs, avant qu'elles aient pris leur accroissement. Les uns ne veulent pas entrer dans des dépenses qui reviennent chaque année et se persuadent que le premier revenu, le plus assuré, est de ne rien dépenser, comme s'ils avaient été contraints de planter des vignes pour les abandonner ensuite par avarice. Il y en a quelques-uns qui s'imaginent qu'il est plus beau d'avoir de grands vignobles que d'en avoir de bien cultivés. J'en ai même connu un très grand nombre qui étaient persuadés qu'il fallait cultiver une terre, mais qu'il importait peu qu'on la cultivât bien ou mal. Pour moi, je suis convaincu qu'il n'y a pas de bien-fonds, de quelque nature qu'il soit, qui puisse jamais être profitable, à moins qu'on ne le cultive avec beaucoup de soin et de capacité, et que cela est encore plus vrai des vignes que des autres cultures. Car la vigne est une plante délicate, faible, qui ne peut souffrir rien de nuisible, qui communément se consume par trop de travail et de fertilité, et que sa fécondité même fait périr, si elle n'est pas modérée. Ce n'est pas que, devenue forte à un certain point, ayant pour ainsi dire acquis la vigueur de la jeunesse, elle ne supporte alors la négligence du vigneron. Mais si, lorsqu'elle est jeune, on ne lui fournit pas tout ce qui lui est nécessaire jusqu'à ce qu'elle ait pris sa croissance, elle diminue et dépérit, au point que nulle dépense ne peut ensuite la sauver. C'est pourquoi il faut d'abord poser, pour ainsi dire, ses fondements avec le plus grand soin et arranger ses membres dès le premier jour qu'elle est plantée, comme on arrange ceux des enfants qui viennent de naître; faute de quoi toute la dépense qu'on a faite pour elle est pure perte, et quand on aura laissé passer le temps propre à chaque opération sans la faire, on ne pourra plus le retrouver. »

L'intérêt d'un tel passage réside également dans la présence simultanée d'un enseignement moral — ici le précepte de la persévérance

nécessaire dans l'effort — et d'un enseignement d'ordre technique, touchant l'art de cultiver la vigne, le tout emporté dans un mouvement de chaude éloquence, où l'on voit l'expérience de l'homme de métier rejoindre la sagesse de l'homme tout court.

Mais ce qui fait peut-être le véritable fond de cette éloquence et nous touche assurément le plus, c'est cet amour d'un homme pour son travail, c'est, par exemple, l'espèce de tendresse et d'émotion qu'il éprouve et nous communique, en présence de cette plante sacrée, la vigne. Il trouve alors pour la dépeindre des adjectifs et des images qui, déjà, sont d'un poète : « Car la vigne est une plante délicate et faible, qui ne peut souffrir rien de nuisible, et se consume... » etc. Et plus loin, surtout, cette image charmante de la jeune vigne comparée à un enfant dont « il faut arranger les membres dès le premier jour qu'elle est plantée, comme on arrange ceux des enfants qui viennent de naître... ».

La fraîcheur de telles images va nous amener dès lors à considérer plus attentivement les qualités proprement littéraires et poétiques du style de Columelle. Mais il faut tout d'abord, me semble-t-il, envisager le problème en fonction de la situation générale de la littérature de son temps.

L'œuvre de Columelle apparaît à une époque de transformation de la littérature latine. Le temps de la grande poésie classique est alors terminé; celui de la grande prose classique également. Dans un chapitre intitulé « Confusion de la prose et de la poésie », Bayet fait preuve d'un sentiment très juste de cette transformation des valeurs qui s'opère au cours du I^er^ siècle. Il sait discerner, dans ce vaste rebrassement de formes et d'idées, ce qui constitue l'essence de la littérature post-classique à Rome. Ecoutons plutôt ce qu'il nous dit sur cette époque de transition :

« Si diverses que soient les personnalités qui ont renouvelé la littérature latine sous Claude et Néron, leurs procédés ont quelque chose de commun: tous les auteurs recherchent les effets de juxtaposition inattendue, pratiquent le mélange artistique des genres. Dans la langue même et le style, les barrières sont abattues entre la prose et la poésie. »

Et de fait, l'une des premières choses que l'on constate, en ouvrant le *De re rustica* de Columelle, est que ce gros traité d'agronomie en douze Livres comprend tout un Livre écrit en vers. Le dixième Livre, en effet, qu'il consacre aux *Jardins,* est un long poème de quatre cent trente-six hexamètres. Il y a plus, cependant: même quand il n'écrit pas en vers, Columelle témoigne presque à chaque instant, dans tout le cours de son ouvrage, d'une puissance verbale et poétique surpre-

nante. Qu'on lise les préfaces qui précèdent certains des Livres en prose ou en vers, ou n'importe lequel de ces Livres eux-mêmes, on y retrouve constamment des qualités littéraires et artistiques indiscutables. On peut discerner dans le style de Columelle deux caractéristiques essentielles : la précision, d'une part, une précision qui fait d'ailleurs, on l'a vu, le fond même de sa démarche scientifique, et l'abondance, d'autre part, c'est-à-dire une certaine richesse d'invention verbale. Ce qui fait l'intérêt de cette œuvre, et son charme singulier, c'est précisément cette conjonction, dans le style comme dans la pensée, de précision technique et d'abondance poétique.

Pourtant l'originalité des dons littéraires de Columelle a été contestée par plusieurs critiques. Certains, comme Schanz-Hosius, ne voient en lui qu'un classique attardé, dont l'œuvre se situerait en marge de l'évolution littéraire de son époque. Ils nous le présentent comme un personnage tourné vers le passé, non seulement par sa morale, ce qui d'ailleurs est exact, on l'a vu, mais également par la nature de son style, qui « s'écarterait considérablement », nous dit Schanz-Hosius, du style nouveau (Modestil). Sans être entièrement niables, ces affirmations sont certainement excessives, et nous allons voir avec quelles réserves il convient de les entendre. Mais le mieux sans doute est de commencer par écouter, sur ce point, notre auteur lui-même.

Columelle n'a jamais nié son admiration pour Virgile. Il proclame, au contraire, en de nombreux passages du *De re rustica,* le véritable culte qu'il lui voue. Son ouvrage est, par endroits, littéralement truffé de citations de Virgile, qu'il ne prend même plus, parfois, la peine de nommer, disant simplement, par exemple : « ainsi que l'a chanté le premier des poètes », estimant que l'identité de ce poète devait aller de soi dans l'esprit du lecteur. Il nous dit avoir composé le Livre X en vers sur l'instance de son ami Silvinus, auquel il dédie le *De re rustica,* mais, bien plus encore qu'à Silvinus, c'est à Virgile qu'il rend hommage en écrivant ce poème. Ce sont en effet deux vers de Virgile, les vers 147 et 148 de la 4e *Géorgique,* qui lui ont donné l'idée d'adopter l'hexamètre pour ce fameux Livre X sur les *Jardins.* « Mais, dit Virgile, l'espace me manque, je passe à côté de ce sujet (c'est-à-dire les jardins) et je le laisse chanter à d'autres. »

A ce patronage du grand poète classique de Rome, il ajoute également celui du poète grec Hésiode, qu'il admire presque à l'égal de Virgile. Il associe dans tous les cas très étroitement leurs deux noms dans la conclusion du Livre X : « Jusqu'ici, Silvinus, j'ai enseigné la culture des jardins, en rappelant les préceptes de Maron, le divin

poète qui, osant ouvrir les sources anciennes, fit entendre le premier, dans les villes de l'Empire romain, le chant du poète d'Ascra. » Ascra étant, nous le savons, la patrie d'Hésiode. On a d'ailleurs bien d'autres preuves du commerce familier que Columelle entretenait avec l'œuvre d'Hésiode : d'abord il cite toujours Hésiode en grec ; il reprend en outre à son compte bon nombre des maximes morales chères à l'auteur de *Les Travaux et les Jours* ; il n'est pas, enfin, jusqu'à certains tours, à certaines formules du style didactique d'Hésiode qu'on ne retrouve également chez Columelle.

Et maintenant quelle conclusion tirer de tout ceci ? Il pourrait sembler à première vue qu'on doive entièrement se rallier à l'opinion de Schanz-Hosius et ne voir en Columelle qu'un tenant plus ou moins servile du classicisme virgilien et du moralisme hésiodique. Et pourtant, sans nier la très grande importance de ces deux influences, celle de Virgile, en particulier, comment ne pas voir, à la seule lecture de Columelle, qu'il y a dans cette œuvre, à côté des influences d'école et des résidus de classicisme, tout un univers poétique qui lui est propre ?

Le Livre X a ceci d'intéressant que nous y pouvons précisément saisir sur le vif l'alternance de ces deux courants : tantôt le courant classique et virgilien, tantôt celui, plus original, où Columelle se livre alors tout entier à sa Muse personnelle.

Un exemple, tout d'abord, d'influence nettement classique, avec cette belle évocation du Printemps, qui rappelle encore les Géorgiques :

Alors la mer et les montagnes,
l'univers tout entier célèbre le printemps,
et les hommes, les bêtes, les oiseaux
ressentent la fureur, la flamme de l'amour
qui leur pénètre l'âme et la moelle des os,
pour que Vénus, enfin rassasiée, enfante
une race nouvelle et repeuple le monde,
afin qu'il ne languisse point dans le vide des siècles.

Mais ces accents, qui sont encore comme un écho de Virgile ou de Lucrèce, font place le plus souvent, dans ce même Livre X, à une forme de poésie tout à fait nouvelle, dont j'aimerais donner maintenant quelques exemples. Tout d'abord cette description, réaliste, pittoresque, à la fois pleine de saveur et de bonhomie, où Columelle nous présente les concombres et les courges :

Ils pendent à la treille ou semblent le serpent
qui sous le soleil d'août se glisse au frais de l'herbe,
le tortueux concombre et la courge ventrue.
Courge. — *Deux variétés : qui préfère la longue,*
celle qui tient pendue par son grêle sommet,
prélèvera la graine en son col effilé,
mais on la choisira au plein de la bedaine
si l'on préfère celle en boule, et l'on aura
alors des récipients à poix, des pots à miel,
de petits seaux pour l'eau, des flacons pour le vin,
des flotteurs pour enfants apprenant à nager.
Concombre. — *Variétés : le concombre verdâtre*
porte dès sa naissance un ventre de neuf mois.
Velu et ramassé sur lui-même, couché
sur sa bosse, tapis, sous sa feuille noueuse
comme un orvet, il est nocif et diastique,
avec un suc fétide et des graines huileuses.
Le concombre qui court vers l'onde sous la treille
et s'exténue d'amour à suivre la fuyarde,
est blanc et plus tremblant que le pis d'une truie
ou que le lait caillé qu'on verse dans l'éclisse.
Si le sol est humide, il sera doux et mol
avec un ton jaunâtre. Utile en médecine. [1]

Ce qui frappe le plus, dans un passage comme celui-là, c'est ce goût des choses pour elles-mêmes, ce besoin de sans cesse les dépeindre et d'en faire, pour ainsi dire, amoureusement le tour, ce plaisir aussi, parfois, de simplement les nommer, les énumérer par le détail — qui n'est pas sans évoquer la poésie moderne d'un Francis Ponge, et son « parti-pris des choses ».

De ce plaisir de l'énumération qui est, sans contredit, plaisir de poète, on pourrait donner d'innombrables exemples. Voici, toujours au Livre X, un passage où Columelle présente les diverses variétés de fleurs. Et la preuve, entre parenthèses, que cet agronome est aussi un poète, on la trouverait déjà dans le fait qu'il conseille de semer des fleurs avant toute autre plante, « ces fleurs, nous dit-il, dans une comparaison charmante, qui sont toutes comme autant d'astres sur terre » :

Pangite tunc varios terrestria sidera flores

Et l'énumération se développe alors, vivante et colorée :

---

[1] Trad. René Gouast.

Semez la giroflée blanche,
le souci d'un jaune éclatant,
les têtes du narcisse,
la gueule béante et terrible du lion sauvage
et la blancheur des lis pour remplir vos corbeilles,
les jacinthes bleues ou couleur de neige,
semez enfin des violettes et des roses.

Le poème des *Jardins* devait toucher, trois siècles plus tard, l'agronome Palladius, qui voulut renouveler la tentative de Columelle, en insérant à son tour dans son propre traité d'agronomie un Livre en vers sur les *Greffes*. Mais la sécheresse des *Greffes* de Palladius ne fait que mieux ressortir, par comparaison, la fraîcheur des *Jardins* de Columelle.

Cependant, cette présence de la poésie dans l'œuvre de Columelle est loin de se réduire au seul Livre X sur les *Jardins*. Dans les autres Livres, écrits en prose, on peut voir affleurer sans cesse une veine poétique inépuisable, un lyrisme vigoureux, charnu, mais sans lourdeur, un verbe tout gonflé de sève et de pulpe, où s'affirme dans toute sa plénitude ce composé d'abondance et de précision qui caractérise Columelle. « Abondance lactée », semblable à celle de Tite-Live, richesse illimitée du vocabulaire, exactitude et propriété des termes, nous retrouvons ici tout ce qui fait la valeur et la beauté de ce style. Un style proprement pictural, fondé avant tout sur l'observation visuelle. Voici, par exemple, au Livre VIII, un portrait du coq, où l'on peut voir s'exprimer de merveilleux dons de peintre animalier :

« Pour le coq, il faut qu'il ait la crête haute, couleur de sang, et bien droite ; les yeux roux ou tirant sur le noir, le bec court et crochu, les oreilles très grandes et très blanches, la cravate d'un rouge tirant sur le blanc et pendante comme la barbe d'un vieillard ; les plumes du cou bigarrées ou d'un jaune d'or, et qu'en tombant sur les épaules elles couvrent le cou et le chignon ; la poitrine large et pleine de muscles, les ailes fortes et semblables à des bras, la queue très longue et partagée en deux rangs ; sur le côté de chacun déborderont des plumes. Il faut encore qu'il ait de grandes cuisses, et qu'elles soient couvertes de plumes qui se hérissent; qu'il ait les pattes fortes sans être longues, mais qu'elles soient armées offensivement comme d'une espèce d'épieu toujours prêt à attaquer. »

On éprouve une joie sans cesse renouvelée à suivre l'auteur dans ce vaste inventaire, à la fois technique et poétique, de la nature. Enumérant par exemple, au Livre IX, les arbres et les plantes propres à nourrir les abeilles, il chante les vertus du thym, de l'origan, de la

sarriette. Il faut également laisser, dit-il, croître « en abondance les arbrisseaux de plus haut jet, tel le romarin, le cythise et le pin toujours vert, puis l'yeuse et le lierre qui donnera beaucoup de miel. Pour les arbres, les meilleurs seront les jujubiers rouge et blanc, le tamaris, et même l'amandier, le pêcher, le poirier, et la plupart enfin des arbres à fruits. Parmi les arbres forestiers, le chêne rouvre est excellent, sans oublier pourtant le térébinthe, et le lentisque, son pareil, puis le tilleul et le cèdre odorant ; mais pour les ifs, ce sont, de tous les arbres, les seuls qui nuisent aux abeilles... ».

Et maintenant qu'on me permette encore, pour achever cette ample récolte d'images et de couleurs, de transcrire un dernier passage du Livre III. Columelle, en évoquant ici la vigne au temps de l'automne et des vendanges, va du même coup nous offrir, étroitement mêlés, ces dons d'exubérance et d'exactitude où nous pourrons goûter la saveur complexe d'une pensée et d'un art mûris par l'expérience :

« Dans toutes les opérations de la vie, je ne dis pas seulement de l'agriculture, mais encore de tout autre art, les choses qui sont distinguées par leurs espèces particulières charment bien plus un connaisseur que celles qui sont jetées au hasard, çà et là, et confondues, pour ainsi dire, en tas. Un homme, venant à jeter les yeux sur une terre plantée comme il faut, ne pourra s'empêcher, si peu qu'il soit versé dans la vie rustique, d'admirer avec un plaisir extrême la générosité de la nature, lorsqu'il verra d'un côté des vignes « bituricae » chargées de fruits, de l'autre des « helvolae » qui ne leur céderont en rien, ici des « arcelacae », là des « spioniae » ou des « basilicae »; lorsque la terre, qui porte chaque année ces fertiles récoltes, semblable à une mère perpétuellement grosse, offrira aux mortels son sein gonflé de moût pour les nourrir. Au milieu de ce spectacle, il verra briller l'automne fauve, chargé de toute part de fruits multicolores et secondé par Bacchus, portant ses pampres courbés sous le raisin blanc, jaune, rouge, rutilant d'un bel éclat pourpré... »

Cependant, si ce savant traité se présente en même temps comme un fruit « rutilant d'un bel éclat pourpré », ne serait-ce pas peut-être aux origines, à la race même de son auteur qu'il doit tant de couleur et de profusion verbale ? Et le siècle des Claudiens n'est-il pas un peu, pour la littérature latine, le siècle de l'Espagne ? Il n'est pas inutile, je crois, de rappeler cette présence du génie espagnol dans les lettres romaines de cette époque, d'un génie qui vint enrichir de ses traits particuliers le cosmopolitisme romain. Comme Sénèque et Lucain, comme Porcius Latro et Pomponius Mela, Columelle apportera dans la littérature latine l'enflure et l'éclat superbe de sa race.

Et sans doute fallait-il cette vigueur particulière d'un tempérament pour oser mêler tant d'enthousiasme et de chaleur poétique à l'austérité d'une entreprise de nature essentiellement technique et scientifique.

Entreprise d'ailleurs si vaste et complexe qu'elle en a quelque peu désorienté la critique. Ce qui semble avoir en effet suscité les opinions les plus contradictoires parmi les commentateurs du *De re rustica,* c'est son apparente absence d'unité. Les critiques se sont montrés surpris, pour la plupart, par cette juxtaposition de prose et de poésie au sein d'un même ouvrage. Et de fait, ce qu'on découvre en dernier ressort sous les reproches d'un Nisard comme sous les reproches inverses d'un Bayet, c'est un même étonnement devant cet alliage inattendu de deux formes littéraires différentes. C'est qu'ils croient l'un et l'autre, en définitive, à la vertu du principe classique de la séparation des genres et des formes. Ce qui les gêne le plus, semble-t-il, c'est cette sorte d'« impureté », d'ambiguïté fondamentale qu'ils croient ressentir dans l'œuvre de Columelle. D'où le ton particulier de leur réprobation. Tout se passe comme s'ils reprochaient l'un et l'autre à Columelle de n'avoir pas choisi d'être : ou poète pur, ou pur technicien de la science agronomique. Son tort, à leur avis, serait précisément d'avoir voulu être à la fois homme de science et poète. Le refus de toute compromission de la poésie et de la science, tel est donc l'élément commun d'appréciation dans lequel se rejoignent curieusement ces deux pôles de la critique.

Mais ce refus dénote, il faut le dire, une incompréhension surprenante à l'égard, non seulement de l'œuvre particulière de Columelle, mais, plus largement, de tout le problème de la poésie didactique. Laissons là Nisard et ses émules, dont l'intelligence ne semble pas avoir été le fort. Mais chez Bayet, qui nous intéresse davantage, cette incompréhension touchant l'œuvre de Columelle est d'autant plus inattendue que, dans ses propos généraux sur la littérature de l'époque des Claudiens, ce même auteur, on l'a vu, fait preuve en revanche de la plus grande perspicacité. Pourtant, ce phénomène de confusion de la prose et de la poésie qu'il a su discerner à l'échelle d'une époque, il n'en saisit pas au même degré la valeur et la fécondité sitôt qu'il s'agit de la tentative particulière d'un auteur comme Columelle.

Excès de technicité, telle est la critique formulée par Bayet contre Columelle. En quoi cette œuvre est-elle trop technique ? C'est ce que Bayet se gardera de préciser. Mais il est intéressant de noter que le reproche qu'il adresse à Columelle pourrait être, en gros, celui de la plupart des critiques littéraires du XX^{e} siècle, et, plus généralement

encore, de tous les tenants de l'art pour l'art, adversaires du didactisme en poésie.

Les partisans de l'art pour l'art veulent une beauté gratuite, excluant la notion d'utilité. Columelle, en revanche, nous offre l'image d'un homme complet, qui voulut assurément faire œuvre utile avant tout, mais d'une utilité qui n'exclue pas pour autant le charme et l'agrément, ni même la beauté la plus éclatante, comme en témoigne l'œuvre qu'il sut créer pour son plaisir et pour le nôtre.

Lucien DALLINGES.